La confiance soutient l'Europe, et l'espoir la fait grandir

Wilhelm Dancă
Académie Roumaine

Introduction

La confiance et l'espoir sont des vertus anthropologiques fondamentales, mais elles revêtent également une dimension sociale. En effet, sans ce lien collectif qui permet aux individus de coopérer et de vivre ensemble en paix, il ne peut y avoir aucune forme de communauté. La confiance sociale est une conviction partagée selon laquelle les autres membres de la société respecteront eux aussi les règles fondamentales, les lois et les principes de coexistence civile. La confiance sociale est très importante, car elle réduit les coûts et les doutes dans les relations humaines, économiques et institutionnelles.

Toute discussion sur la confiance dans la vie des hommes et des femmes aborde tôt ou tard le thème de l'espoir, car ces deux inclinations ou passions de l'âme sont tournées vers un bien futur — un bien difficile à atteindre, mais possible, par nos propres moyens ou par l'intermédiaire d'autrui.[1] L'espoir, en tant que force spirituelle, est inhérent à l'être humain et le distingue des autres êtres de l'univers, car l'être humain est inachevé, en mouvement constant et dans une tension perpétuelle vers l'avenir.

Les philosophes grecs n'accordent pas beaucoup d'attention à cette vertu. Par exemple, Platon parle souvent d'éros, qui pousse une personne à sortir d'elle-même et à se tourner vers autrui, mais sa réflexion sur l'espérance reste superficielle. Aristote semble un peu plus intéressé par la vertu de l'espérance, qu'il distingue de la sensation, affirmant que la sensation se rapporte aux choses présentes, tandis que l'espérance se rapporte à celles de l'avenir ; pourtant, même lui ne l'explore pas en profondeur.[2]

Les philosophes et les auteurs chrétiens font de l'espérance l'objet d'analyses profondes et articulées. Dès les débuts du christianisme, des penseurs éminents, tels que Saint Paul de Tarse (voir 1 Thessaloniciens 4, 13), soutiennent que l'espérance est le trait distinctif des chrétiens et que, par elle, ceux-ci se distinguent de ceux qui sont dépourvus d'espérance. Un autre auteur important, l'apôtre Pierre (voir 1 Saint Pierre 3, 14), invite les chrétiens à être toujours prêts à rendre compte de l'espérance qui est en eux à ceux qui les interrogent. Un peu plus tard, Thomas d'Aquin définit la vertu d'espérance en affirmant qu'il s'agit de l'attente confiante d'un bien futur qui est absolument bon.[3] Parlant de l'objet de l'espérance en général, Thomas affirme qu'il présente quatre caractéristiques : à savoir, qu'il s'agit d'un bien, d'un bien futur, d'un bien difficile à atteindre, mais néanmoins possible à atteindre. Puisque l'espérance a pour objet un bien difficile à atteindre et qui transcende la capacité de l'intellect à le saisir, le siège de l'espérance est la volonté.[4] Plus près de notre époque, le pape François affirme dans son autobiographie intitulée *Espére* que l'espérance est « la vertu du mouvement et le moteur du changement : c'est la tension qui unit la mémoire et l'utopie pour construire les rêves qui nous attendent ».[5]

En m'appuyant sur les caractéristiques de l'espérance humaine telles qu'elles apparaissent dans la philosophie et la littérature chrétiennes, je m'efforcerai de mettre en

---

[1] Aristote, *Éthique à Nicomaque*, III, 3, 1112b 27.
[2] Aristote, *Sur la mémoire*, 449b, 27.
[3] Cf. Thomas d'Aquin, *III Sent*., d. 26, q. 2, a. 1, ad 3.
[4] Thomas d'Aquin, *Somme Théologique II-II*, q. 18, a. 1, ad 1 ; cf. *De spe*, a. 2.
[5] Pape François, *Espére*, 7.

lumière la relation entre la confiance et l'espérance dans le cadre de l'anthropologie intégrale, en abordant d'abord deux types de confiance — la confiance en soi et la confiance dans les autres —, puis l'espérance pour soi-même et l'espérance pour les autres.

La confiance en soi

Des scientifiques contemporains affirment que l'espoir est l'un des mécanismes de survie les plus puissants que l'on trouve dans la nature. Grâce à l'espoir, notre cerveau est doté de cibles chimiques qui peuvent être efficacement activées par l'interaction sociale, les mots et les pensées. Mais le rôle de la confiance en soi ou de la confiance dans les autres est également très important, car les attentes positives mettent en mouvement des milliards de molécules et utilisent les mêmes mécanismes que les médicaments, activant les mêmes voies biochimiques. Pour les scientifiques, l'espoir est plus qu'une simple confiance ; l'espoir est un médicament. Mais les philosophes chrétiens sont également parvenus à une conclusion similaire, affirmant que la confiance est la mesure de l'espoir.

Par conséquent, bien qu'elle soit liée à l'espoir, il existe une différence entre la confiance et l'espoir. Notons qu'il existe deux types de confiance — en soi-même et envers les autres — qui ont été analysés par les philosophes chrétiens. La confiance en soi-même découle de l'équilibre parfait entre la raison et la vertu. Il ne s'agit pas d'une fierté narcissique, mais plutôt d'une conscience saine de sa propre valeur, de ses limites et de ses vulnérabilités.

Pour comprendre ce qu'est la confiance en soi, comparons-la d'abord à la magnanimité, qui en est la forme la plus élevée et qui désigne la vertu d'une personne qui aspire à de grandes choses ou accomplit des actes héroïques et prestigieux. La magnanimité repose sur une véritable grandeur ou noblesse d'esprit. Le principal critère d'évaluation des grands actes n'est pas l'humilité — avec laquelle elle n'est d'ailleurs pas en contradiction — mais l'honnêteté. On peut discerner un certain lien entre les biens matériels et la magnanimité, car ceux qui possèdent davantage de ressources matérielles ou intellectuelles sont, dans un certain sens, prédisposés à la mettre en pratique. Parmi les traits caractéristiques d'une personne magnanime, on note qu'elle se déplace lentement — c'est-à-dire qu'elle n'est pas pressée —, qu'elle est calme, qu'elle a une voix harmonieuse et apaisante et, de plus, qu'elle vit dans le domaine de la vertu, en ce sens qu'elle façonne sa vie selon les exigences du bien.

En effet, le terme « confiance » (*fiducia*) est lié à « foi » (*fides*), qui signifie croire en quelque chose ou en quelqu'un, et « signifie, avant tout, que quelqu'un nourrit de l'espoir parce qu'il croit aux paroles de celui qui promet son aide », d'une part, et, d'autre part, « qu'on peut se forger une opinion fondée (...) sur la base de ce que l'on observe chez quelqu'un »[6] . Par exemple, quelqu'un se considère en bonne santé et a confiance qu'il vivra longtemps, ou bien, « croyant qu'une autre personne est son ami et qu'elle a du pouvoir, il a confiance qu'il sera aidé par cette personne ».[7] Puisque la confiance renforce l'espoir — du fait qu'elle découle de l'observation attentive du bien qui doit être recherché —, on peut dire que la confiance est liée à la magnanimité.

La confiance en soi est également liée, d'une certaine manière, aux principes premiers de la logique — tels que le principe de non-contradiction, le principe d'identité, le principe du tiers exclu et le principe de raison suffisante — que l'esprit humain utilise dans le processus de compréhension de la réalité. Ainsi, avoir confiance en soi signifie avoir confiance en sa propre capacité à penser, à douter, à rechercher et à comprendre la réalité.

Enfin, pour éviter que la confiance en soi ne se transforme en une forme d'arrogance, il faut cultiver l'humilité, ce qui signifie reconnaître ses propres limites et vulnérabilités. L'humilité nous rappelle sans cesse que la valeur d'un être humain ne découle pas de ce qu'il

[6] Thomas d'Aquin, *Somme Théologique* II-II, q. 129, a. 6.
[7] Ibid.

possède, mais de ce qu'il est, et, en même temps, que devenir une meilleure personne est le but ultime de toutes ses activités.

En résumé, plus une personne est compétente, plus elle est généreuse, et donc plus elle a confiance en elle.[8]

La confiance en autrui

Selon Thomas d'Aquin, « tout être humain est dans le besoin : d'abord de l'aide divine, puis même de l'aide humaine, car les êtres humains sont par nature des créatures sociales, puisqu'ils ne peuvent subvenir seuls à leurs besoins pour vivre ».[9] Tout comme il a besoin des autres, il est également caractéristique de la personne magnanime de faire confiance aux autres, « car cela fait partie de la supériorité même de l'homme d'avoir à ses côtés d'autres personnes capables de l'aider ».[10]

La confiance en autrui peut être comprise comme une relation éthique, sociale ou psychologique. La thèse principale est que, par la confiance en autrui, une personne élargit sa nature relationnelle. Cela peut d'abord être démontré au niveau de la confiance humaine. À l'instar de Thomas d'Aquin, nous sommes appelés à reconnaître que les êtres humains ne peuvent pas tout connaître par eux-mêmes. Pour vivre en société et progresser, nous devons nous fier au témoignage et aux paroles d'autrui. Mais faire confiance à ce que disent les autres — à condition, bien sûr, qu'ils soient crédibles et du côté de la vérité — est un acte de justice et de rationalité, car cela garantit le bon fonctionnement des relations interpersonnelles et la transmission du savoir.

De plus, le fait que la confiance en autrui enrichisse la nature relationnelle des êtres humains peut être démontré à travers l'amitié vertueuse, définie comme un amour réciproque et bienveillant. Aimer les autres, c'est désirer le bien de son prochain pour lui-même. De cette relation d'amour qu'est l'amitié jaillit une profonde confiance en l'autre, qui implique un partage naturel des sentiments et des émotions de ceux que nous aimons.

Enfin, lorsqu'une personne, par amour pour son prochain, est disposée à accepter la vérité confessée par son ami, cela montre qu'elle sort de son autosuffisance et place sa confiance dans une source extérieure, car elle considère cette source comme bonne et pleine de vérité.

En bref, faire confiance aux autres est un acte moral bon et nécessaire dans la mesure où il est enraciné dans le respect mutuel, la bienveillance et l'amour.

La question qui se pose ici est de savoir comment faire preuve de prudence pour discerner quand et en qui nous pouvons placer notre confiance.

La confiance ne doit jamais être aveugle ni naïve. Elle doit être guidée par la prudence, cette vertu qui indique à une personne la bonne ligne de conduite à suivre dans des situations concrètes. La prudence est la « règle juste de l'action » et nous aide à comprendre le moment, la manière et la personne envers laquelle il est moralement juste de s'ouvrir et de placer notre confiance.

La prudence n'est pas une méfiance malsaine, mais un discernement. Penser du mal des autres sans raison est un vice qui conduit à la destruction de la coexistence sociale. La prudence consiste à évaluer d'abord les faits, puis à confier à une personne un bien matériel ou spirituel. La prudence ne juge pas le cœur de son prochain, mais évalue sa fiabilité objective.

Pour faire confiance à quelqu'un, il faut tenir compte d'au moins trois éléments. Le premier concerne la vertu de l'autre, c'est-à-dire la question de savoir s'il démontre qu'il agit conformément à la justice et à la bonne volonté. Il ne vaut pas la peine de faire confiance à quelqu'un qui ne poursuit que ses propres intérêts. Le deuxième est l'expérience, car la

[8] Cf. Ibid., ad 1.
[9] Ibid., ad 1.
[10] Ibid., ad 1.

prudence s'appuie sur la mémoire du passé. Avant de faire confiance à quelqu'un, il convient d'examiner son comportement passé ainsi que sa cohérence morale. Le troisième point concerne le fait qu'une personne prudente doit demander conseil à autrui (en particulier à des personnes sages et plus âgées) avant de prendre des décisions importantes ou de nouer des relations fondées sur une confiance solide.

Nous devons éviter la « fausse prudence », qui est une « prudence malveillante » ou de la ruse. Cette forme malsaine de prudence entre en jeu lorsque nous utilisons la méfiance ou une fausse confiance dans le seul but de tromper les autres ou de servir nos propres intérêts. La véritable prudence recherche toujours le bien et ne se cache pas par peur, mais protège au contraire les relations humaines en renforçant leurs fondements.

C'est pourquoi nous devons être ouverts à tous, mais nous devons faire confiance avec prudence, car la confiance est un bien précieux qui ne doit être ni trahi ni dévalorisé.

Une autre question concerne la différence entre faire confiance aux autres et profiter de son prochain pour son propre bénéfice.

Il faut ici distinguer l'amour de l'amitié, qui est réciproque, de l'amour égoïste, qui tire parti de l'amour d'autrui pour servir ses propres intérêts. La confiance qui naît d'un amour égoïste est conditionnelle et fragile. En effet, l'amour égoïste réduit l'autre à un objet. L'amour de l'amitié est la source de la confiance en autrui ; c'est pourquoi il rend la confiance authentique et stable. Dans ce cas, la confiance en autrui met l'accent sur la reconnaissance du prochain comme un bien en soi, et non comme un outil ou une opportunité pour son propre bénéfice. Compte tenu de la relation de réciprocité qui caractérise l'amour de l'amitié, la confiance née de cet amour est totale, sûre et exempte de suspicion.

En conclusion, la confiance en soi ou dans les autres est la mesure de l'espoir, en ce sens qu'une ferme conviction de confiance donne à l'espoir une vigueur accrue.[11]

L'espoir, moteur de la vie

L'espoir peut être abordé sous de nombreux angles, que ce soit en tant que passion humaine sur le plan psychologique et émotionnel ou sur le plan éthique et spirituel.

Si l'on considère sa structure interne, l'espoir est « un certain mouvement de la faculté appétitive, puisque son objet est le bien »[12] . Mais chez l'être humain, le désir est double : l'un est le désir sensible, qui se divise en désir irascible et désir concupiscible ; l'autre est le désir intellectif, que l'on appelle la volonté. Lorsqu'une personne dépasse le bien sensible et cherche à atteindre le bien suprasensible, divin et absolu, l'espérance devient alors une vertu[13] .

Il ne faut pas confondre l'espérance avec le désir ; en tant que passion de l'âme, elle s'active dans les conditions suivantes : s'il s'agit d'un bien, car l'objet de l'espérance est toujours quelque chose de positif ; s'il s'agit d'un bien futur, puisque l'on n'espère pas ce que l'on possède déjà ; si ce bien futur est difficile à atteindre et nécessite des efforts ; et, enfin, si ce bien difficile est possible à atteindre, car sinon, on se trouve face au désespoir.

Si la vertu est le juste milieu entre des extrêmes vicieux, l'espoir se situe entre le désespoir — lorsque l'on croit qu'un bien futur ne peut être atteint — et la présomption — c'est-à-dire lorsque l'on croit pouvoir atteindre le bien futur sans effort.

L'espérance peut être de deux sortes : au sens absolu, auquel cas son objet est le bien difficile qui concerne celui qui espère ; et au sens relatif, auquel cas son objet est le bien difficile qui concerne autrui.[14] L'espérance au sens absolu « concerne directement son propre bien »,

[11] Voir Ibid., ad 3.
[12] Thomas d'Aquin, *Somme théologique* II-II, a. 18, a. 1.
[13] Voir Ibid.
[14] Voir Thomas d'Aquin, *Somme Théologique* II-II, q. 17, a. 3.

tandis que l'espérance au sens relatif amène, par amour pour autrui, à désirer « quelque chose pour autrui comme pour soi-même »[15] .

À côté de l'espérance pour autrui, il y a l'espérance en autrui, qui se définit comme l'espérance « en une personne ou en un autre être en tant qu'agent secondaire et instrumental ». Cette espérance en autrui aide à obtenir « les biens ordonnés au bonheur »[16] , qui constituent le but ultime de l'espérance.

Ainsi, l'espérance est une inclination ou un instinct vers le bien sensible, qui peut devenir une puissance volitive si elle cherche à atteindre le bien suprasensible — qui est futur et difficile à atteindre — sans tomber dans l'illusion de l'autosuffisance.

Conclusion

En décrivant le mythe de la « boîte de Pandore », Hésiode raconte qu'après que tous les maux se furent échappés de la boîte, l'espérance (*elpis*) resta au fond, et cela revêtait une importance immense pour l'humanité. En effet, la vertu de l'espérance a marqué l'histoire et a conduit les hommes à sortir de leurs cavernes.

La philosophie grecque n'accordait pas à l'espoir la même importance que celle que l'on retrouve dans la philosophie et la littérature chrétiennes. Par exemple, l'apôtre Paul soutient que l'espoir est le « casque » du salut — c'est-à-dire la protection de l'esprit et des pensées d'une personne contre ses peurs. Pour Thomas d'Aquin et Dante Alighieri, l'espoir est une valeur suprême. Thomas affirme que l'objet de l'espoir réside dans le fait qu'une personne peut atteindre un bien possible. Si ce bien possible ne peut être atteint ni par ses propres efforts ni avec l'aide d'autrui, alors la personne sombre dans le découragement, la tristesse, le désespoir, et meurt. Dante Alighieri accorde une grande importance à l'espoir ; c'est pourquoi il soutient que son absence équivaut à l'enfer sur terre. Il est significatif qu'il ait inscrit ces mots sur le linteau au-dessus de la porte de l'Enfer : « Vous qui entrez ici, abandonnez tout espoir. » Au début du XXe siècle, le poète français Charles Péguy affirmait que l'espoir est comme une enfant qui fait avancer les choses parce qu'elle aime ce qui est à venir.

Au regard des significations que suggère cette image, je terminerai en disant que l'Europe d'aujourd'hui, fatiguée et, d'une certaine manière, vieillissante, a encore le choix entre la vie et la mort, et que pour vivre, elle doit réveiller cet enfant qu'est l'espoir, qui réside en chacun de nous.

Je vous remercie vivement de votre attention.

[15] Ibid.

[16] Thomas d'Aquin, *Somme Théologique* II-II, a. 17, a. 4.